

I

VERMEILLE A CHANTANTE.

Comment faire désormais, ma chère amie! Ah! que je suis désolée! Tu ne le seras pas moins que moi lorsque je t'aurai appris que notre correspondance va être probablement suspendue pour toujours, et que cette lettre est peut-être la dernière que je t'écris. Comment vivre sans savoir de tes nouvelles et sans te donner des miennes? sans nous laisser aller toutes les deux, la plume en main, à ces bons petits bavardages interminables, assaisonnés de tant de malices et de médisances? Il faut donc que je te dise le malheur qui nous menace! attends-toi à ce qu'il y a de plus affreux. Apprends, ma chérie, qu'il y a par le monde une créature détestable qui a trouvé le moyen d'intercepter les lettres des poupées et de les livrer à la publicité. Tu sais bien cette correspondance si jolie de nos deux bonnes amies, Merveille et Charmante, ces lettres que nous nous passions en cachette les unes aux autres et que nous dévorions si avidement? et bien! elles sont imprimées, ma chère! tout le monde les lit, on se les arrache, et le libraire ne peut fournir aux demandes qui lui sont faites. Quelle atrocité! La personne qui l'a commise est une certaine mademoiselle Julie Gouraud, directrice d'un certain *Journal des jeunes personnes*. Tu vois les procédés qu'elle emploie pour avoir de l'esprit à bon marché. Déjà cette même personne avait appelé l'attention sur nous en écrivant les *Mémoires d'une poupée*, livre qui avait ensorcelé un illustre académicien, un romancier et conteur célèbre, le littérateur, disait-on, le plus littéraire de son temps; poète, linguiste, que sais-je? Il se nommait Charles Nodier. Conçois-tu maintenant le désappointement de nos pauvres amies, Merveille et Charmante, qui n'osent plus se montrer nulle part, après le grand éclat qu'a fait leur correspondance, elles qui avaient été élevées dans une si grande retenue et une modestie si rare parmi nous!

Ma pauvre Chantante, toi qui ne peux vivre sans chanter, sans vocaliser du matin au soir, je suis sûre que tu vas perdre la voix en apprenant les dangers auxquels notre correspondance est exposée; comme moi, ton amie Vermeille, j'en ai perdu toutes mes couleurs et suis pâle comme une morte. La seule chance qui nous reste (car il paraît que cette mademoiselle Julie Gouraud a une police à ses ordres, toute une télégraphie secrète pour dépister les lettres des poupées), la seule chance qui nous reste, c'est qu'elle laisse circuler les nôtres comme n'étant pas assez amusantes et spirituelles, et, entre nous, chère amie, nous n'avons pas la prétention d'écrire comme Merveille et Charmante. Nous ne sommes certainement pas bêtes, ni l'une ni l'autre; nous avons de la gaïté, de l'entrain, du babil, oh! du babil à l'infini. Nous écrivons selon l'éducation que nous avons reçue, mais il faut convenir que cette éducation n'est pas de celles qui développent le goût des choses de l'esprit. Pour moi, je sais bien que je t'écris confusément et sans ordre tout ce qui me passe par tête, c'est-à-dire tout ce que je trouve dans mes souvenirs de la quinzaine qui peut t'intéresser. Ne nous laissons donc pas déranger par les menées de notre terrible Argus féminin, et tâchons de les déjouer en prenant toutes les précautions imaginables. Tout autour de nous, jusqu'aux plus insignifiants chiffons, peut nous trahir; pas de plume

accusatrice, pas de taches d'encre! Tout a des yeux et des oreilles. Tu m'as bien recommandé de t'envoyer le bulletin mensuel de la saison musicale de Paris, qui vient à peine de s'ouvrir. Toi, de ton côté, puisque tu es assez heureuse pour voyager dans le midi de la France, en Espagne, en Italie, où la mère de ta petite maman va donner des concerts, conte-moi, dans ton style enfantin et naïf, tous ses triomphes, ainsi que ceux des artistes qui lui prêtent leur concours. Cela m'amusera, cela me distraira au milieu de tous mes ennuis. Ah! quelle triste existence que celle que je mène! Comme il est fastidieux de se voir habillée et déshabillée vingt fois par jour par une petite fille qui ne rêve que rubans! Mais, ce qui est vraiment humiliant, c'est de me voir le plastron de la mère de cette petite sottie, la femme la plus vaine du monde, qui fait journellement sur ma figure l'essai des pâtes, des carmins, des couleurs dont elle se badigeonne les yeux, les lèvres, et les joues, et cela pour se rendre affreuse; // 119 // car, comme dit son mari, qui a du bon sens, c'est se rendre affreux que de chasser de sa personne tout ce qui est vrai et naturel. Voilà pourquoi, tu le sais bien, l'on m'a donné ce nom de Vermeille, que j'aimerais, sans le motif qui m'a fait nommer ainsi. Que ne suis-je encore chez Giroux! Là, du moins, je conservais intactes mes couleurs.... non pas naturelles, mais enfin, celles avec lesquelles mon visage a vu le jour.

Je viens maintenant à ce qui peut t'intéresser. Je t'ai déjà dit que la saison musicale était à peine ouverte. Je tiens tous ces détails du papa de petite maman, dont je viens de te parler, qui est passionnément épris de musique, entre nous, plus que de sa femme, laquelle a les goûts les plus faux et les plus vulgaires. Au moment de ton départ, le Théâtre-Italien était ouvert. Je pourrai par la suite te dire quelques mots de ce théâtre qui est moins un théâtre qu'un salon, et où tout se passe convenablement. On dit même que plusieurs sujets de ce théâtre, hommes et femmes, sont reçus dans les meilleurs salons.

Les concerts populaires de Padeloup, en dehors des théâtres, ont donné le branle musical. Tu sais combien ils sont suivis et que, comme au Conservatoire, il y a une foule d'aspirants au titre d'abonné. Il y a eu un jour un fameux violoncelliste, nommé Piatti, qui chante sur son instrument, dit-on, comme le Fraschini des Italiens chante avec son gosier.

La Société des concerts a donné deux séances extraordinaires, avant les concerts d'abonnement, en faveur de ces pauvres soupirants, dont je viens de parler, qui attendent depuis tant d'années le moment où leurs noms pourront figurer sur les registres de la location. Quelle foule et quel enthousiasme! Tilmant ayant donné sa démission de chef d'orchestre, c'est M. Deldevez qui a tenu l'archet dirigeant dans ces deux séances. Tout le monde a trouvé qu'il s'était bien tiré de cette épreuve: c'est pourquoi lorsque MM. les sociétaires se sont réunis pour se nommer un chef, c'est M. Georges Hainl, chef d'orchestre de l'Opéra, qui a été nommé. Il est certain qu'à défaut de M. H. Berlioz, l'admirable auteur des *Troyens*, qui ne s'était pas présenté, ou qui s'était laissé présenter, ou qui s'est présenté trop tard, le choix de Georges Hainl était le meilleur qu'on pût faire, comme le premier concert d'abonnement l'a prouvé. On y jouait la symphonie en *ut* mineur, et j'ai ouï dire à petit papa que jamais, depuis

Habeneck, cette merveille (pardon! je ne t'offense pas en donnant ton nom à un chef-d'œuvre), n'avait été exécutée avec cette fougue et ce majestueux ensemble. Tu dois bien rire en m'entendant parler comme ces messieurs des feuilletons musicaux.

N'importe. J'ajouterai encore que MM. Ch. Lamoureux et Rigault ont eu l'idée de fonder une *Société populaire de musique de chambre*, encouragés par l'immense succès des grands concerts populaires de Padeloup. Il y a eu déjà six séances dans la salle Herz. Et, conçois-tu ma joie? je n'en ai manqué aucune. Ma petite maman a voulu m'y conduire en me fourrant dans son manchon. Quand je dis ma joie, c'est peut-être un peu exagéré, car chaque fois que j'avais la curiosité de sortir un peu la tête du manchon pour mieux voir et entendre et juger des toilettes, ma petite maman me donnait une tape pour me faire rentrer dans mon étui; comme c'est méchant, ça! A peine si j'ai pu remarquer la toilette de M<sup>lle</sup> Mongin, celle qui joue si bien la musique des vieux clavecinistes; elle était, du reste, très-simplement vêtue tout en blanc, avec des fleurs blanches sur la tête. Pour la toilette de M<sup>lle</sup> Colin, autre virtuose fort habile (petit papa dit qu'elle a le défaut de presser un peu) elle était plus compliquée. Robe blanche avec des raies rouges, fleurs rouges dans les cheveux.

C'est ainsi que j'ai fait connaissance avec force sonates, trios, quatuors, quintettes de Mozart, Beethoven, Weber, Mendelssohn, Boccherini. Oh! Boccherini! si tu savais combien c'est joli, avec son air naïf et bon enfant!

La société Alard et Franchomme a ouvert le dimanche 17, et la société Armingaud et Jacquard, le mercredi 20, chez Pleyel.

On ne m'y a pas menée; mais je ferai tant que je me ferai bien remettre dans le manchon, au risque d'attraper quelques chiquenaudes.

Si tu vas à Madrid, n'oublie pas de me décrire le costume de Mme Anna de Lagrange dans le rôle de Lucie. Elle a de si beaux diamants et elle se met si bien! Avec ça qu'elle est si belle tragédienne et si grande cantatrice!

Adieu. N'est-ce pas que je suis bien bavarde?

VERMEILLE.

*Pour copie conforme: J. D'ORTIGUE.*

(Interceptée par le cabinet secret de l'auteur des *Lettres de deux poupées.*)

*JOURNAL DES JEUNES PERSONNES*, février 1864, pp. 118–119.

Journal Title: JOURNAL DES JEUNES PERSONNES  
Journal Subtitle: None  
Day of Week:  
Calendar Date: FÉVRIER 1864  
Printed Date Correct: Yes  
Volume Number: 4  
Year: 32<sup>e</sup> ANNÉE  
Pagination: 118 à 119  
Title of Article: CORRESPONDANCE MUSICALE DE DEUX  
POUPÉES  
Subtitle of Article:  
Signature: VERMEILLE.  
Pseudonym:  
Author: Attribué à Joseph d'Ortigue  
Layout: Internal main text  
Cross-reference: Voir le *Journal des Jeunes Personnes*, mai 1864, pp.  
216–218.